

Troisième Partie

Partie détaillée depuis ma rentrée en France

avant de revenir définitivement, j'avais eu soin de écrire comme il se doit, et comme il avait indiqué par des circulaires passées dans les différents services des Hauts de France

Donc après avoir écrit dans trois préfectures de mon choix, celle de préférence où j'avais vécu au temps de ma femme.

1) la préfecture de la Somme que je connaissais pour y avoir passé une grande partie de mes cinq de service dans la Marine; cette préfecture me répondit franchement qu'il n'était pas possible de donner suite à ma demande

2) à la préfecture de la Seine Maritime qui elle me mit en rapport avec l'E.D.F., eussent mes propositions la centrale de Yamville / sur Duclair avec une lettre pour le chef de personnel de ce service Rue aux Ours à Rouen, je ne manquais pas de m'y rendre lors de mon passage en France, mais sans doute que mon âge ne les intéressait pas car l'homme comme la machine arrive à ne plus être coté à l'après.

3) et il y avait enfin la préfecture du Nord à Lille, qui elle m'avait répondu, qu'il n'y avait aucun problème, de ce fait tous mes espoirs s'étaient reportés sur cette région, mais dans le fond je n'étais guère tranquille, car j'avais peur du chômage, situation que je n'avais jamais connue, je n'avais jamais été chômeur et j'en avais une peur indescriptible, dans l'ensemble je n'étais pas tranquille, les enfants étant encore assez jeunes, et je ne vais pas bien ce que nous aurions pu devenir; c'était très bien d'avoir eu logement assez confortable, si nous n'avions pas eu

Le lager à passer ou aurait pu s'en sortir, mais tout cela me tracassait, et faire et nuit je ne cessais d'y penser.

Puis en lieu le grand départ, et aussi la grande arrivée en France, heureusement que mes tantes et soeurs m'ont hébergé en bout de temps, car à l'hôtel cela n'aurait pas été possible, je mis à profit ce séjour dans la famille pour régler une vieille histoire restée en suspens depuis la mort de mon père en mille neuf cent trente neuf, car je n'avais jamais rien signé me trouvant à la réception des actes de notariat en Zone internationale de Tanger puis s'était l'occupation totale de la France, et pendant tout ce temps il ne m'était pratiquement pas possible de faire quelque chose, en plus je désirais être sur place pour régler cette succession de biens, en plus à cette époque ma mère vivait les biens lui appartenant de son vivant, pour mon compte personnel. Je jugerais qu'il n'y avait vraiment rien de bien pressé.

Mon père étant décédé au printemps 1960 j'ai rentré en France en Juin 1962, il fallait en finir avec cette affaire, à cette date j'ai pu régler comme il se doit Ois à Ois de ma famille.

Après cela il fallait s'organiser pour vivre une existence normale mon fils étant rentré dans l'armée où il est encore aujourd'hui comme destinataire industriel (Bureau d'Etudes).

Quand au cadet, lui ayant passé son baccalauréat dès son arrivée en France, avait trouvé un emploi au service des rapatriés à la préfecture annexée de Lille, quand au plus jeune, nous l'avais fait inscrire au lycée Roger Salengro à Lille, où il poursuivait ses cours.

en rigueur, avec certaines difficultés de la part d'une professeuse
qui n'aimait pas les pieds noirs.

Quand à moi j'ai bien essayé de retrouver un emploi, et
je n'y suis jamais parvenu, pourtant venant des mines
nationalisées, je n'ai jamais réussi à être reclasé dans
le service des mines, alors que tous ceux qui étaient avec moi
y ont tous été reclasés, sans doute que j'étais trop âgé
ou que mon métier ne les intéressait pas, ce qui il leur fallait
c'était surtout des mineurs de fond, au tant au moins des spécialistes
de fond. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir écrit dans tous les
services des mines et à des hauts placés, mais les grands chefs
ont toujours raison, et en plus il ont tous les droits, en réalité
ils font ce qu'ils ont envie de faire, et ce qui il leur plaît
même de tourner la loi selon leur bon plaisir, et m'a
été répondu par un haut placé du ministère que les mines
de Venadze n'étaient pas des mines nationalisées, en leur
donnant des dates précises de la nationalisation avec la
référence des décrets, mais c'était vraiment la lutte du
pat de terre contre le pat de fer.

Il n'y eut rien à faire pour obtenir un emploi. Quand à
l'E.V.F. pour la centrale de Yamville, il me fait répondre
ou vous écrira ; l'éternel refrain, quand on a le besoin
de quelqu'un, cette formule est bien connue en France de
la part des chercheurs d'emplois.

Dans cette attente j'avais trouvé une place de magasinier à
un gros forfaitaire de quatre mille francs anciens. J'avais
eu parcours difficile à cause des pavés et des rails
de tramways qui existaient encore à Lille et ses environs.

Quand à la Médicalité des Ocuris elle était lamentable, surtout de la part de certains gens d'un certain âge, qui du fait que certains de leur famille avaient été mobilisés en Algérie. Ces derniers nous prenaient pour des bandits, pour eux nous étions les pieds noirs et responsables de tout ce qui se passait en Algérie. Cela était déplorable, il faut croire que les journaux de France avaient fait une bonne propagande mensongère sur les événements d'Algérie, car on sentait au fond du cœur de ces gens la haine la jalouse et la volonté de nuire, ce qui ils m'étaient en œuvre par moyens détournés, car pour eux c'était de notre faute si des soldats de cinquante étaient tombés en Algérie; il était visible que tous ces gens avaient été très mal informés de ce qui s'était passé en Afrique-du-nord, nous y étions après tout pour rien, car nous étions aussi exposés autant que les militaires. J'étais loin de penser que je serais aussi bien accueilli en métropole de la part des gens que j'avais quitté vingt deux ans auparavant, car en plus nous étions un département français (La Saoura) que la France a donné à titre gracieux à l'Algérie.

Dans cet intervalle j'avais fait une demande d'emploi à Ustinov Jumbroque, qui quelque temps après m'avait convoqué pour passer les examens et subir les tests, où je personnellement avait réussi, puisque l'après-midi seuls ceux qui avaient réussi étaient convoqués pour passer les Dites Médicales; quand à la suite eh bien!! bien il faut croire que je n'avais pas été reconnu apte, il faut dire que je souffrais des reins depuis de nombreuses années. Pas de Chance?

pour un emploi dans cette société avaient fondé comme
un nid au soleil. En mai-même je n'avais plus aucun espoir
de trouver un emploi dans cette société correspondant à mes
capacités

En plus j'avais beaucoup d'ennuis avec mes yeux. J'étais
obligé de m'occuper moi-même, car ce matériel parti
de Colomb-Bechar vers Casablanca, l'entreprise qui expliquait
le déménagement à Bechar était tombée en faillite, à l'arrivée
à Casa tous les meubles ^{amis} étaient tombés au rebut sur
les quais de ce port où ils étaient abandonnés, quand une
entreprise la Somadem qui avait réussi à rentrer
posséder les bureaux, nous demanda poliment si nous
étions d'accord pour l'acheminement sur Bordeaux
si non le matériel serait perdu aux enchères pour couvrir
les frais impayés de la compagnie en faillite, donc avec notre
accord le matériel fut mis en caisses et envoyé par la Société
direction bureaux

En plus du souci de trouver du travail et un emploi, il
y avait ~~le~~ celui de récupérer mon matériel, car pendant quatre
mois nous avons vécu comme des nomades avec juste le
strict nécessaire pour dormir et faire à manger, Dès
notre arrivée il nous fallait acheter Matelas nouvelle et divers
ustensiles, etc... etc...

Plus un jour je fus appelé à Bordeaux par le représentant
de la compagnie qui s'était chargé de l'expédition, car il fallait
trier le matériel sur place, car nous étions trois dans quatre
cadrans tout était mélangé, et en plus il y avait un très gros
problème pour compte, car un fusil était parti sur l'inventaire

sans être précisée que c'était un fusil Harpor. pour pêche
sous-marine.

Toute la douane était sur les dents dès mon arrivée sur le port
à cette époque le transport d'armes était soigneusement contrôlé sur
les personnes rentrant d'Algérie, tous m'attendaient de pied ferme
pour me verbaliser, ah alors peut-être père qui sait, car tous
avaient une mine patibulaire, car à cette époque les européens en
provenance d'Algérie étaient considérés comme des bandits de
grand chemin. Mais chance inouïe dès l'ouverture de cadres
apparaît le fameux fusil, et a moi de créer aux douaniers, le
voilà le fameux fusil. Voilà exactement de quoi il s'agit.
alors tous de rire en s'excrant. sans aucun motif. Comme cela ?!

Immédiatement je parti avec eux pour déclanquer les cadres. et de
fournir la carte grise de la moto qui se trouvait dans le cadre
et de ce fait le représentant de la compagnie pouvait tout
transporter dans un hangar afin que nous puissions chacun
trier notre matériel, pour mon compte je n'ai pas eu trop de
casse ni de disparitions. mais l'adjudant de la coloniale qui,
lui avait des yeux de toute beauté et de près, tout avait été
cassé et massacré de telle façon qu'il n'est pas possible d'imaginer.

Après avoir payé la somme 3.500 francs tout mon matériel me
fut envoyé sur Lille et ensuite de la gare à la maison par une
entreprise locale

Dans tous ces heures de retrouver notre matériel, et toutes
nos petites affaires cela nous rappelle les années passées au
Sahara, et on se sentait déjà mieux chez nous et dans
notre peau

Sans trop me désespérer je trouvais un emploi dans une entreprise
d'études chimiques, dans ce métier j'étais un peu dans mon
élément. Puisque ayant conduit pendant des années des chauffeurs
dans une centrale chimique, mais ce qui me déplait, c'était la
façon d'agir les questions auxquelles j'étais soumis m'ont traumatisé
car j'ai jamais de ma vie, je ne n'avais du d'entendu chose
pareille, telle cette question : pourquoi ? Je portais des lunettes
fumées. Et combien je devrais gagner, à cette dernière question
je fus obligé de répondre d'une façon assez brusque, en lui
demandant s'il n'existait un barème pour chaque profession
et suivant la qualification, quand au prix que je devrais gagner
le plus possible, et à cette époque